

# UN SONGE PRÉSIDENTIEL...

*Ce texte inédit d'Han Ryner était primitivement destiné à paraître dans «Les songes perdus».*

Quoique les voûtes en eussent été tortillées, le Président dormait mal dans les caves de l'Élysée. Les architectes lui avaient en vain certifié qu'il y serait en sécurité comme naguère à Bordeaux. Il tremblait avec bravoure et claquait des dents. Son sommeil morcelé se peuplait de rêves de fuite et de rêves de victoire. C'est le plus souvent contre des «ennemis de l'intérieur» qu'il triomphait. Et, au moment où il remportait par quelque belle argutie, une victoire d'avocat, il s'éveillait parce qu'une bombe éclatait dans un cauchemar ou qu'un poignard s'enfonçait dans son dos ou que son habituelle colique le faisait rêver de poison.

Cette nuit, son insomnie, plus calme qu'à l'ordinaire, l'avait reporté aux jours de sa jeunesse. Il avait revu un ami italien oublié depuis longtemps qui jadis lui traduisit en un français incorrect et enthousiaste tels écrivains peu connus dans la péninsule.

Dans un demi-sommeil il entendait Mario lui lire une page d'un nouvelliste du XVII<sup>ème</sup> siècle, un certain Boccacini dont le recueil s'appelle *Ragguagli di Parnasso*. Le titre qu'il revoyait en lettres rouges était traduit par l'actualité en *Communiqués du Parnasse*. Mario, Boccacini, Communiqués du Parnasse, Aristote, ces noms étaient dans sa tête alourdie comme des danseurs piétinants... Pourquoi Aristote?

Et le sommeil fut complet. Et le Président se vit en uniforme de général, mais il était coiffé d'une casquette et marchait à la tête d'une puissante armée.

- Vous m'assurez qu'il n'y a aucun danger? demandait-il à son état-major.

- Aucun danger, général Président.

On montait tantôt le Parnasse, tantôt la côte du Mort-Homme. Aristote habitait à mi-côte une salle d'architecture sévère.

Précautionneusement, sans bruit, l'armée entoura cette demeure de façon que nul ne pût s'en évader. Puis, à un signal donné, chaque soldat poussa un cri, alluma une torche. Aristote parut à une fenêtre: comme un hibou surpris par le jour, il cligna des paupières et recula. Cris et menaces exigèrent son retour.

On fit faire silence. Et le Président interrogea:

- N'as-tu pas défini le tyran: «Celui qui gouverne pour son propre avantage, non pour l'avantage du peuple?».

Aristote avoua.

Alors, le Président avec une indignation grandissante:

- Misérable. As-tu jamais connu, dans le large présent ou dans les profondeurs d'aucun passé un seul gouvernement, roi, empereur, pape, doge, consul ou suffète qui ait gouverné autrement que pour son avantage personnel? As-tu même jamais rencontré un conseiller du prince, un ministre, un sénateur ou un tribun du peuple qui songeait à autre chose?

- La question - répondit modestement le philosophe - me paraît vaste et difficile; j'ai besoin avant d'y répondre d'étudier l'histoire pendant quelques années.

Mais le général-président:

- Recherches inutiles. Pas plus dans l'histoire que dans la vie, crois-en ma parole, tu ne trouveras un gouvernement auquel ta définition téméraire n'inflige le nom odieux. Change-la donc, cette définition ou les fossés de Vincennes t'attendent.

Le philosophe protesta de la pureté de ses intentions. Qui mieux que lui a jamais défendu la société? Qui a mieux affirmé que le citoyen appartient à l'État, qui a mieux démontré la nécessité de l'esclavage?

- N'emploie pas - interrompit durement le Président - ce mot passé de mode. Parle, si tu veux, de la nécessité du sacrifice. Cela revient au même, mais ça fait mieux. Les servitudes que vous aviez la maladresse d'entourer de honte, on les enveloppera de gloire, ce qui évite bien des rancœurs et des révoltes... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit aujourd'hui. C'est de ta définition du tyran. Trop large, entends-tu. Rétrécis-la en bon animal social.

Aristote leva la main pour dire qu'il avait trouvé. Et il déclara:

- Les tyrans sont certains individus qui ont existé nombreusement en des temps anciens. Mais la race, depuis un siècle, en est complètement éteinte.

-En France, bien entendu? Car si tu disais que le kaiser allemand n'est pas un tyran, tu mériterais de nouveau la mort du traître.

- Les tyrans et les esclaves sont des êtres qu'on ne trouve plus que chez les ennemis. Es-tu content, cette fois?...

Le général-président ouvrait la bouche pour répondre. Elle resta ouverte d'horreur. Une bombe lancée on ne sait d'où venait vers lui, allait entrer dans cette bouche à qui le cauchemar ne permettait pas de se refermer, allait faire sauter le corps, paralysé de terreur. Elle entra, en effet, dans l'ouverture. Mais elle ne fit aucun mal. Elle s'était transformée en on ne sait quelle matière molle et malodorante.

- Quel bonheur! se dit le songeur, ce n'était que de la m...

Et sa joie l'éveilla. Ou peut-être une sensation précise. Car il s'aperçut qu'il avait abondamment souillé ses draps.

**Han RYNER.**

-----